

Palais Giustiniani.

## CHAPITRE VI

### LES HABITATIONS PRIVÉES

Ce qu'elles rappellent. — Les Façades peintes.

A Padoue comme dans les autres villes de l'Italie, des Alpes au détroit de Messine, toutes les constructions privées de quelque importance prennent populairement le nom de Palazzi (Palais) et, à Padoue comme ailleurs, quelques-unes méritent ce titre<sup>1</sup>. Nous citerons parmi les plus intéressants et les mieux conservés :

Pour le moyen âge : les restes de la maison dite d'Eccelino<sup>2</sup>, de style

1. Le mot Palazzo correspond à la fois au mot palais et au mot hôtel dans le sens d'hôtel privé.

2. Il ne s'agirait pas en tout cas d'Eccelino le féroce, mais d'Eccelino il Balbo (le bègue),

roman voisin du gothique et la maison franchement gothique de la rue Dante.

Pour la Renaissance : la *Casa al Ponte delle Torricelle* avec ses fenêtres dont la fantaisie décorative semble plutôt inspirée d'un peintre que d'un architecte, comme le remarque ingénieusement Selvatico et se rapproche du gothique flamboyant (début du XVI<sup>e</sup> s.), puis la *Casa degli Specchi* ainsi nommée à cause des médaillons de sa façade (rue S. Giovanni).

Pour le style classique : le Palais Giustiniani et le Palais Corinaldi, jadis Venenze, aujourd'hui Arenberg.

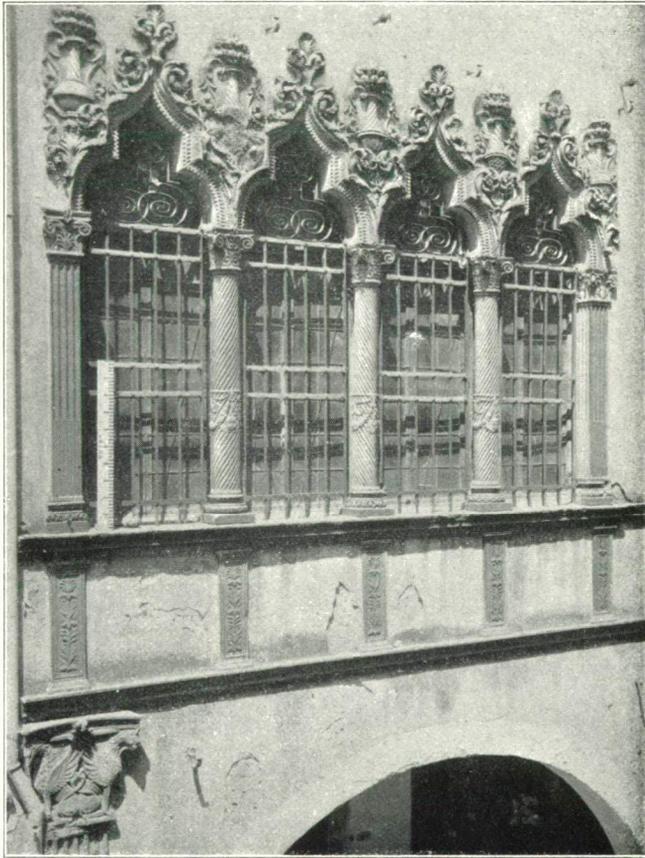
Celui-ci fut élevé pour le célèbre jurisconsulte Benavides mort en 1582. L'autre pour le patricien de Venise Luigi Cornaro qui en confia la construction à Falconetto, plus encore son ami que son protégé. Ce Luigi Cornaro est l'auteur de quatre discours *Della Vita Sobria*. A la différence de bien des réformateurs, il avait fait à lui-même l'application de sa théorie, réduisant sa nourriture à douze onces d'aliments solides et à quatorze onces de vin par jour. Son exemple était la meilleure preuve qu'on pût donner en faveur de sa doctrine ; car il vécut jusqu'à près de cent ans (de 1467 à 1566). Et cependant son expérience personnelle était faite dans les plus mauvaises conditions. Car ce ne fut qu'après avoir gravement compromis sa santé par les désordres de sa jeunesse qu'il changea tout à coup de régime. Ce palais aujourd'hui abandonné commence à tomber en ruine. Mais le pittoresque ne perd encore rien à voir les plantes de son cortile empiéter sur la loggia qui le limite d'un côté et gagner sur les murs du casino que Luigi Cornaro destinait spécialement à des auditions musicales. On aime à se figurer ce fou devenu sage écoutant, tout en prenant sa frugale nourriture, les chants et les symphonies exécutées dans son élégant pavillon, au milieu des fleurs et des arbres où les oiseaux faisaient aussi entendre leur concert.

Le Palais Cavalli évoque des images bien différentes. Il fut le théâtre d'une des tragédies domestiques les plus retentissantes de cette fin du XVI<sup>e</sup> siècle où ces tragédies cependant ne manquaient pas et où les grandes familles avaient bien souvent recours au talent des empoisonneurs de profession comme à l'épée des bravi.

Pour une question de succession, une vulgaire question d'argent, Ludovico Orsini, de l'illustre maison romaine, assassina la belle et vertueuse Vittoria Accoramboni, veuve de son parent Paolo-Giordano Orsini, duc

le premier Romano qui joua un rôle historique. Né à Vicence vers 1100, il mourut en 1180. Il était Guelfe et entra dans la ligue lombarde contre Frédéric Barberousse ; il avait pris part à la deuxième croisade. Il ressemblait peu, comme on voit, à son homonyme.

de Bracciano. On retrouve dans ces événements les passions violentes et contradictoires qui plaisaient à Stendahl et comme un exemple de choix de cette énergie qu'il aimait à glorifier, mais qui, reconnaissons-le, aurait pu être mieux employée. Ludovico Orsini a surpris le palais avec une troupe de bandits. Pendant que ses complices attaquent le frère de la



Fenêtres de la maison Valmarana près du « Ponte delle Torricelle ».

malheureuse et l'empêchent de lui porter secours, Ludovico, pour plus de sûreté, a saisi lui-même Vittoria, et, lui découvrant la poitrine, cherche posément avec la pointe de son poignard, au-dessous du sein gauche, la place exacte du cœur où doit porter le coup mortel. Vittoria ne veut pas compromettre sa dignité par une résistance inutile ; elle se met en prières et a la force, pendant que le poignard la frappe elle-même, de crier à son frère qu'elle entend se débattre contre ses bourreaux : « Mon frère, songe

à Dieu ; pardonne à nos assassins ; » puis elle meurt en répétant : « Jésus, pardonnez. »

Ce crime était si horrible que, quel que fût le crédit de la famille des Orsini, il ne put rester impuni. Comme Ludov. Orsini, entouré de ses complices, bravait les magistrats de la République, un membre du Conseil des Dix, Bragadino, se rendit en personne à Padoue pour poursuivre l'affaire.



Basilique de Saint-Antoine. Chapelle Saint-Félix.

Il dut faire attaquer le palais Barbarigo où l'assassin s'était retiré avec sa bande. Ce fut un siège en règle. Ayant vainement négocié et combattu, Ludovico Orsini, voyant qu'il lui était d'impossible d'échapper, se rendit à discrétion. Il remit ses armes à Bragadino en lui disant : « Prenez-en bien soin : on n'en trouve pas de cette trempe. » Orsini était un amateur passionné de belles armes ; il en avait formé une collection importante qu'il légua à la République de Venise. Le procès s'instruisit aussitôt et Orsini fut condamné à mort avec ses complices. Ces hommes qui avaient défendu leur vie avec tant d'acharnement se résignèrent à la perdre avec une facilité qui étonne. Malgré les crimes dont ils étaient chargés, ils

moururent dans des sentiments chrétiens, reconnaissant hautement que si Dieu leur avait fait la grâce de mourir repentants, ils le devaient uniquement aux prières de leur victime qui avait intercédé pour eux dans le ciel<sup>1</sup>. Le Palais Cavalli est situé sur le « Piazzale Giotto » près de l'Arena et voisin du lieu dit les Porte Contarine, près d'un bras du Bacchiaglione. Il fut remanié au XVIII<sup>e</sup> siècle. On y ajouta un bel escalier avec des fresques du Bolognais Felice Ferrari et de Giacomo Parolini. La grande salle fut décorée de statues et reçut des peintures du Français Louis Dorigny. Il y a dix ans il a été de nouveau transformé pour devenir l'École royale d'application des ingénieurs. Quant au palais Barbarigo où se réfugia Orsini après son crime, il est difficile d'en établir la topographie par suite des nombreuses démolitions et de la radicale transformation des quartiers voisins de l'église démolie de Saint-Augustin, près de laquelle ce palais se trouvait<sup>2</sup>.

Comme le Palais Cavalli, un grand nombre d'hôtels privés de Padoue ont ou avaient leurs appartements ornés de peinture. La peinture débordait même à l'extérieur et les façades étaient souvent couvertes de fresques qu'on n'hésitait pas à demander à des artistes en renom. C'est là une preuve remarquable de la passion que les Padouans avaient pour cet art. Car on pouvait bien prévoir que ces peintures exposées en plein air ne tarderaient pas à être complètement dégradées. Ce qui en reste est en général trop effacé pour que les touristes s'y arrêtent, car il faudrait y demeurer trop longtemps, si l'on voulait, par l'œil et le raisonnement, arriver à reconstituer ces sujets presque effacés. Signalons cependant près de la Loggia del Consiglio, à la Casa Danese, une frise d'enfants et de figures couchées de l'école du Titien, exécutée probablement par Domenico Campagnola, auquel on attribue aussi la décoration d'une façade près du Pont delle Torricelle<sup>3</sup>. Ainsi la peinture est pratiquée avec tant d'ardeur à Padoue qu'on lui demande ce qui serait ailleurs le fait des sculpteurs. Contrairement à ce qui se voit dans la plupart des autres écoles, ses progrès devancent ceux de la sculpture.

1. Ces événements furent répandus en France par des ouvrages écrits en notre langue. Adrya écrit une *Histoire de Vittoria Accoramboni*, 1807. Rosset avait donné une place à ses malheurs dans ses *Histoires tragiques* (1<sup>re</sup> édit., 1621, 2<sup>e</sup> édit., 1700), œuvre plutôt romanesque qu'historique. On sera plus sûrement informé dans l'ouvrage italien de Domenico Gnoli : *Vittoria Accoramboni*. Florence, Lemonnier, 1870.

2. Renseignements communiqués par M. Moschetti, le savant conservateur du musée et des archives de Padoue.

3. Pour l'architecture des Palazzi du nord de l'Italie, voir ci-dessous *Vérone*, ch. v.